

LONDRES.

SCÈNE PREMIÈRE.

•••
UN CAFÉ.

(Les tables sont occupées par un grand nombre de consommateurs ; à l'une d'elles sont assis deux hommes, dont la conversation paraît très-animée.)

MATHÉO, *tenant un journal à la main.*

Non, vous dis-je, non ! Roy n'entend rien aux finances ; c'est un homme d'affaires, rien de plus. Il y avait en lui l'étoffe d'un bon procureur ; mais pour les grandes vues administratives, pour les grandes questions financières, il ne faut pas parler de lui.

L'EX-AGENT-DE-CHANGE.

Il faut convenir que ce diable de Villèle est un génie auprès de Roy.

MATHÉO.

Villèle! Villèle! c'est le plus grand ministre que la France ait jamais eu: c'est mon patron, mon idole, à moi, et Dieu merci, je me connais en finances!

L'EX-AGENT-DE-CHANGE.

Il est vrai qu'ayant été long-temps un des premiers employés du Trésor royal, vous devez être un excellent juge.

MATHÉO.

Ah! je vous en réponds! Tenez, mon cher ami, en ce moment je travaille à un plan admirable qui doit sauver la monarchie; je rembourse le cinq pour cent, je rembourse même le trois pour cent, enfin je paie toutes les dettes de l'État, je ferme toutes les plaies de la révolution et de l'empire.

L'EX-AGENT-DE-CHANGE.

Ce sera un peu difficile, et j'ai peine à croire, malgré toute l'estime que j'ai pour votre talent, que vous puissiez exécuter ce plan.

MATHÉO.

Ah! mon cher, vous autres les agens-de-change, vous n'entendez rien aux affaires, non, rien du tout. La hausse, la baisse! vous ne sortez pas de

là; quand vous venez à perdre quelque cent mille francs, vous ne savez plus où donner de la tête, vous déposez votre bilan, ou ce qui est bien pis, vous accourez ici avec quelques billets de banque, augmenter le nombre des pauvres diablés qui viennent jouir de l'hospitalité anglaise; pour un qui a su réserver une poire pour la soif, il y en a quatre qui n'ont pas à mettre un morceau de pain sous la dent; vous êtes tous des ignorans, des niais; passez-moi le mot, mais c'est la vérité.

L'EX-AGENT-DE-CHANGE.

Certainement, mon cher Mathéo, sans votre générosité, sans vos secours, je serais peut-être déjà mort de faim... je rends justice à vos lumières, à votre habileté!

MATHÉO.

Voyez un peu comme j'ai arrangé mon affaire, comme j'ai conduit ma barque pendant dix ou douze ans: j'ai amassé trois ou quatre millions, sans que cela empêchât le gouvernement de marcher; je me suis payé par mes mains des services que j'avais rendus à la nation dans des temps difficiles; est-ce cinq ou six mille francs d'appointemens qui pouvaient acquitter une semblable dette? D'ailleurs, je mûrissais un projet de régénération financière, au moyen duquel j'aurais rendu à l'état un ou deux milliards pour cette misère de trois

ou quatre millions dont je m'étais servi. Mais encore un coup, ce petit déficit importait fort peu à la France, et sans le zèle maladroit d'un chef, rien n'aurait été découvert : je me serais fait connaître, j'aurais publié mes idées, et je serais maintenant ministre. Alors il m'eût été bien facile de replacer les trois ou quatre millions...

L'EX-AGENT-DE-CHANGE.

Et mademoiselle Bégrand serait, sans doute, la comtesse ou la vicomtesse, peut-être même la duchesse de Mathéo.

MATHÉO.

Pourquoi pas ? C'était une bonne, une excellente fille ; elle m'a trompé, en dix ans, peut-être deux ou trois fois avec des figurans ou des musiciens de la Porte-Saint-Martin : mais elle m'était dévouée, très-dévouée. Cependant, pour en revenir aux finances, sachez donc que j'ai mis la dernière main à l'œuvre, mon travail est tout prêt : croyez-vous, mon cher, que le moment soit favorable pour agir ?

L'EX-AGENT-DE-CHANGE.

Jamais l'occasion ne fut plus belle : un changement total dans le ministère est décidé, et l'on s'attend, de jour en jour, à la nomination des nouveaux ministres : il y a des paris ouverts à Lloyd.

MATHÉO.

Et Polignac est-il encore ici ?

L'EX-AGENT-DE-CHANGE.

Oui, mais on dit que les chevaux de poste sont prêts ; et, cette fois, ce sera tout de bon.....

MATHÉO.

Est-ce qu'on croit qu'il aura la présidence ?

L'EX-AGENT-DE-CHANGE.

Il ne veut pas être ministre sans la direction suprême des affaires.

MATHÉO.

Oh ! alors, je vous quitte, mon cher ; je veux lui faire parvenir mon plan avant son départ pour la France. Je lui dirai qu'il daigne jeter les yeux sur mon travail, qu'il n'écoute pas de ridicules préventions contre l'auteur. On peut devoir à l'état, on peut avoir gagné trois ou quatre millions dans des fonctions administratives, et réunir les qualités requises pour être un excellent ministre. Voyez l'ami Villèle !

L'EX-AGENT-DE-CHANGE.

Il est vrai qu'il a placé des fonds énormes sur les Banques de l'Europe.

MATHÉO.

Parbleu ! et il a bien fait..... poire pour la soif,

poire pour la soif, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire. Mais, je perds un temps précieux... (*Il regarde à sa montre.*).... Il est déjà deux heures... sans adieu.

L'EX-AGENT-DE-CHANGE.

Dites donc, mon cher Mathéo, pourriez-vous me prêter trois ou quatre guinées, car mon hôtesse est d'une rigueur excessive sur l'article du loyer... Je n'ai qu'une petite chambre, façon de grenier, et la dame est aussi exigeante que si j'avais un appartement de douze pièces. Pas d'égards pour le malheur!... c'est infâme!

MATHÉO.

Tenez, mon ami, voici dix guinées. Soyez sage; mais tâchez donc de faire quelque chose: pour-quoi ne vous mettez-vous pas un peu à l'anglaise? vous traduiriez des romans pour le compte de quelques libraires français. Voyez votre compatriote, qui a un nom si baroque.... Monsieur chose... Ah! le nom ne me revient pas; mais vous savez ce que je veux dire. Il gagne douze ou quinze cents francs par mois. Allez le voir; il vous recevra bien.

L'EX-AGENT-DE-CHANGE.

Merci, mon ami, pour les guinées et les conseils. Oh! vous êtes mon sauveur, mon bienfaiteur...

MATHÉO.

Vous me direz tout cela une autre fois... Adieu, adieu.

SCÈNE II.

UNE ÉCURIE DE L'HOTEL DE L'AMBASSADE FRANÇAISE.

JACKSON.

Comme vous devez connaître la route de Londres à Paris, monsieur François! car à peine êtes-vous de retour ici, à peine avez-vous ôté vos bottes, qu'il vous faut endosser de nouveau l'habit de voyage; ça ne doit pas vous amuser beaucoup.

FRANÇOIS.

Ah! mon dieu, ça m'est égal; j'y suis habitué, moi... L'habitude, voyez-vous, à ce qu'on dit dans notre pays, est une seconde nature, et d'ailleurs je suis payé pour ça: il n'y a rien à dire, dès qu'on vous paie.

JACKSON.

Mais, monsieur François, pourquoi donc votre maître voyage-t-il si souvent? Est-il vraiment ambassadeur de France à Londres? Parlez-moi franchement, si toutefois ça ne vous compromet pas.

FRANÇOIS.

Quelle bêtise ! oh ! voilà bien une réflexion de véritable *Goddam*. Je croyais cependant, sir Jackson, que depuis le temps que vous avez l'honneur d'être au service de son excellence l'ambassadeur de France, vous vous étiez un peu formé, mais je vois que vous avez beaucoup à faire.... Vous parlez assez bien français... Voilà tout ce que vous avez gagné dans notre société.

JACKSON.

C'est possible, monsieur François, c'est possible ; je pensais qu'un ambassadeur n'était pas un voyageur ; qu'il avait un poste fixe. Voyez les ambassadeurs des autres puissances, ils ne bougent pas, eux, à moins que leurs maîtres ne les rappellent...

FRANÇOIS.

Pauvre Jackson ! cela est au-dessus de ta portée, à ce qu'il paraît... Eh bien ! apprends donc qu'un ambassadeur de France ne ressemble pas du tout aux autres ambassadeurs...

JACKSON.

Ce n'est pas une raison, monsieur François. Mais puisque l'ambassadeur de France à Londres n'est jamais à Londres, il n'est pas nécessaire qu'il y ait un ambassadeur ; car ça doit coûter cher,

à ce que je pense, et ce serait une bonne économie...

FRANÇOIS.

Monsieur Jackson.... si vous tenez encore de semblables propos, je vous fais renvoyer ; qu'est-ce que cela veut dire?... un valet d'écurie qui se permet des réflexions, des observations.... Ça veut se mêler de politique ! Mons Jackson, est-ce que vous seriez radical ou libéral ? Pansez vos chevaux, pansez vos chevaux, et si vous vous avisez encore de m'adresser des questions aussi saugrenues, vous aurez affaire à moi.

JACKSON.

(*A part.*) French dog ! (*Haut.*) Ça suffit ; je ne parlerai plus... Que monsieur l'ambassadeur reste, parte, qu'il voyage ou qu'il ne voyage pas.... ça m'est égal.... pourvu qu'on me paie.

FRANÇOIS.

A la bonne heure !

(Un valet-de-chambre se présente.)

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Allons ! un peu plus vite que ça ! Mais à quoi donc pensez-vous, François ? je vous avais bien recommandé de veiller à ce que tout fût prêt, à ce que tout fût en état, et la besogne n'avance pas.... Vous voilà en conversation réglée au lieu d'agir.

FRANÇOIS.

J'ai fait exécuter vos ordres, monsieur ; les chevaux sont ferrés, pansés, les harnais rajustés....

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Et la chaise de poste ?...

FRANÇOIS.

On est en train de la nettoyer, et dans une demi-heure au plus...

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Vous savez que, la dernière fois, une des petites roues nous a fait perdre du temps ; les charrons ne sont pas toujours de bonne volonté, la nuit !

FRANÇOIS.

J'ai mis des roues neuves et plus fortes que les autres.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Vous avez bien fait, car nous serons plus chargés cette fois.... Hé ! qu'est-ce que je dis donc, moi !

FRANÇOIS.

Comment ! monsieur, nous aurons encore plus de paquets?...

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Non.... non.... je disais que vous aviez bien fait de changer les roues cette fois.

FRANÇOIS.

Oh ! maintenant, j'en réponds pour trois cents lieues au moins.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

François, ne sortez pas.... ne sortez pas de l'hôtel, parce que votre présence y est très-nécessaire.

FRANÇOIS.

Comptez, monsieur, sur mon exactitude.

(Le valet-de-chambre sort.)

JACKSON.

Qu'est-ce qu'il vous disait donc, monsieur le valet-de-chambre, au sujet de ces roues ?

FRANÇOIS.

Ça ne vous regarde pas ! Rappelez-vous ce que je viens de vous dire.

JACKSON, *à part.*

Oh ! je parie qu'il s'agit encore de quelque course. Mais ce n'est pas pour New-Market.

FRANÇOIS, *à part.*

Allons ! François ! François ! du courage, mon ami.... Un peu de fatigue de plus ou de moins ! qu'est-ce que ça fait donc ? Plaise au ciel que nous ne fassions pas encore un tour à Paris pour des prunes !... Pour des prunes ! ah ! justement, c'est la saison ! Heim ! ce n'est pas d'un bon présage ;

mais c'est égal. Fouette, cocher ! à Paris ! S'il faut manger des prunes, j'en mangerai !

SCÈNE III.

LE CABINET DU DUC DE WELLINGTON.

(Le duc est à genoux sur une carte déployée; il a un compas à la main et mesure les distances.)

WELLINGTON, *seul.*

Ce drôle de Diebitsch !... un homme de rien, un petit cadet de Prusse, qui n'était même pas connu de nos états-majors en 1814.... Mais le voilà qui s'avance; il va franchir les Balkans.... comme j'ai franchi les Pyrénées; ne se mêlerait-il pas aussi de renverser un grand empire, comme j'ai renversé l'empire de Bonaparte.... Mahmoud ! Napoléon !... Oh ! il n'y a pas de comparaison possible dans l'histoire.... Silistrie prise, des centaines de drapeaux, de canons, des milliers de prisonniers tombés au pouvoir de l'armée russe.... Voyons, de Silistrie à Andrinople.... d'Andrinople à Constantinople, il y aura une ou deux batailles; elles seront probablement perdues par les Turcs, et alors les Russes plantent la croix grecque sur le dôme de Sainte-Sophie !.. Les Russes à

Constantinople ! Capo-d'Istria à la tête des affaires de la Grèce.... un Russe encore ! partout des Russes ! Ah ! messieurs de Saint-Pétersbourg, assez de triomphes, de victoires, et de gloire comme cela ! Voilà pourtant où nous a conduits Canning avec ses absurdes principes de liberté politique et religieuse ! mais j'y mettrai le holà. Il est temps d'intervenir dans la conquête. Ces pauvres Turcs ! qui eût pu penser qu'ils se laisseraient ainsi vaincre et prendre leurs villes par des cosaques ! Gordon a déjà fait une heureuse diversion en faveur de Mahmoud, en arrivant à Constantinople ; sa présence dans cette ville doit déjà faire pressentir à Nicolas qu'il est temps pour lui de s'arrêter, sinon nous lui tombons dessus avec la France et l'Autriche ; tant pis pour la victoire fraternelle de Navarin ! L'amiral Hayden s'imaginerait-il, par hasard, que nous allons le laisser faire du détroit des Dardanelles un bureau de police russe ? ça serait vraiment par trop plaisant. Allons ! il est temps de rétablir l'ordre dans la politique de l'Europe.... Je vais donner des ordres en conséquence.... Il faut frapper le premier coup à Paris ! Ces braves libéraux et constitutionnels de France, qui demandent un nouveau ministère ! Eh bien ! ils en auront un de ma façon ! (*Il agite une sonnette.*) Restons encore quelques instans étendu

sur cette carte.... J'ai lu dans beaucoup d'histoires modernes, que Napoléon étudiait ainsi le terrain de la guerre... Cette position n'est pas très-commode; mais, c'est égal, il faut bien un peu souffrir quand on est un grand capitaine!...

(Entre un secrétaire.)

LE SECRÉTAIRE.

Que désire son excellence? J'attends ses ordres.... Ah! ciel, que vois-je, monsieur le duc à terre! Quel accident fâcheux!... Seriez-vous tombé?...

WELLINGTON, *continuant de promener le compas sur la carte.*

Une marche de flanc! vingt-cinq ou trente mille hommes français interceptent les communications.... Diebitsch est coupé de ses réserves... il est en l'air, et nos vaisseaux appuient les manœuvres qui forcent Nicolas à accepter des conditions... (Il lève la tête et regarde le secrétaire, qu'il avait fait semblant de ne pas voir.) Ah! c'est vous, mon ami; est-ce qu'il y a long-temps que vous êtes là?

LE SECRÉTAIRE.

Environ cinq minutes, monsieur le duc.

WELLINGTON.

C'est singulier! je ne m'en doutais guère... C'est

que, voyez-vous, j'étais perdu dans les plaines d'Andrinople...

LE SECRÉTAIRE.

Comment donc, monsieur le duc, vous étiez dans les plaines d'Andrinople?... Mais Andrinople est bien loin...

WELLINGTON.

Ah! vous n'êtes pas militaire, vous! Vous ne comprenez pas! Mais nous autres, grands capitaines, nous avons un langage à part, inintelligible pour le *profanum vulgus*. Je traque en ce moment le petit Diebitsch et son armée sous les murs de Constantinople; mes Français et mon Raguse arrivent sur ses derrières, l'acculent à une position difficile; et, au moyen de cette conception de mon génie, je deviens l'arbitre du monde, je replace entre les mains de l'Angleterre le sceptre de l'omnipotence; et, au lieu d'une statue à Londres, j'en ai trente ou quarante qui s'élèvent dans les principales villes de l'univers.

LE SECRÉTAIRE.

Quoi! monsieur le duc, vous faites tout cela sur cette carte!... Cela est vraiment prodigieux. Mais vous devez être bien fatigué; vos membres doivent avoir beaucoup souffert, car le plancher est bien dur.

WELLINGTON.

Bast ! qu'est-ce que c'est que ça ! Il me semble que je suis couché sur le plus moëlleux duvet... Je ne connais pas de meilleur lit que celui-ci : nous autres, grands capitaines, nous n'en connaissons pas d'autres. Mais mon plan est arrêté !... Donnez-moi la main, monsieur, car mes membres sont un peu engourdis (*le secrétaire l'aide à se relever*), et puis le poids des années....

LE SECRÉTAIRE.

Et des lauriers, monsieur le duc !

WELLINGTON.

Il est vrai que j'en ai cueilli quelques-uns, quoi qu'en disent les libéraux de France... Roulez cette carte, monsieur, puis asseyez-vous à cette table et écrivez ce que je vais vous dicter.

(Le secrétaire roule la carte et s'assied, tandis que Wellington se promène de long en large en gesticulant.)

LE SECRÉTAIRE.

Monsieur le duc, j'attends vos ordres.

WELLINGTON.

A propos ! le courrier chargé de dépêches pour sir Robert Gordon est-il parti ?

LE SECRÉTAIRE.

Oui, monsieur le duc, à cinq heures du matin.

WELLINGTON.

On lui a bien recommandé de faire parvenir le plus tôt possible ma lettre confidentielle à sir Malcolm ?...

LE SECRÉTAIRE.

Oui, monsieur le duc.

WELLINGTON.

Bien ; et le courrier pour Lisbonne ?

LE SECRÉTAIRE.

Vous savez, monsieur le duc, que vous avez ordonné qu'on suspendît son départ.

WELLINGTON.

Oui, j'oubliais que j'avais une nouvelle sérieuse à donner à don Miguel : c'est un enfant gâté ! s'il n'écoute pas le précepteur que je lui ai donné, je lui prouverai bien qu'il n'est roi que par la grâce de la Grande-Bretagne. Le petit ingrat ! il ne sait donc pas ce que j'ai fait pour lui... je lui prête des boulets anglais pour mitrailler ses Portugais récalcitrans, je le laisse s'amuser à couper des têtes, je lui passe des noyades, des fusillades, et le drôle ! il emprisonne des négocians anglais ! Qu'il fasse tout ce qu'il voudra de son peuple, mais les sujets de la Grande-Bretagne, mes compatriotes, il les doit respecter... Liberté politique et religieuse dans les deux Mondes, comme disait mon prédé-

cesseur Canning... (*S'adressant au secrétaire.*)
Voyons, écrivez, monsieur, ce que je vais vous
dicter.

LE SECRÉTAIRE.

Oui, monsieur le duc.

WELLINGTON.

« Mon prince!... » Non, non... « Mon cher
prince... » Avez-vous mis : « Mon cher prince ? »

LE SECRÉTAIRE.

Oui : « Mon cher prince. »

WELLINGTON.

Le *cher* est de rigueur aujourd'hui : écrivez :
« J'ai quelque chose d'important à vous commu-
niquer; venez me voir tout de suite; je vous attends
dans mon cabinet... » Cela est bien concis... Avez-
vous écrit, monsieur ?

LE SECRÉTAIRE.

« Je vous attends... dans mon cabinet. » Oui,
monsieur le duc, j'ai écrit. Est-ce tout ?

WELLINGTON.

Oui, monsieur; maintenant mettez le protocole
ordinaire de la civilité, de la politesse diploma-
tique... Bien... il faut que je signe. (*Il prend la
plume des mains du secrétaire et écrit.*) « WELLING-
TON. » Quel titre mettrai-je sous cette signature?...
Oh! il me vient une idée; idée excellente, déli-

cieuse! (*Il écrit de nouveau.*) « Maréchal de
France! » Cela prouvera l'intimité, la cordialité
qui désormais doivent exister entre les deux
peuples. (*Il remet la plume au secrétaire.*) A pré-
sent, mettez ce billet sous enveloppe et écrivez la
suscription : « A son excellence monsieur le prince
de Polignac, ambassadeur extraordinaire. »

LE SECRÉTAIRE.

« Ordinaire... » Après, monsieur le duc ?

WELLINGTON.

Ordinaire! pas de mauvaise plaisanterie, mon-
sieur; le prince de Polignac n'est pas un homme
ordinaire!... Oh! c'est un grand diplomate!

LE SECRÉTAIRE.

J'ai écrit « extraordinaire, » tenez, regardez...

WELLINGTON.

À la bonne heure... « de sa majesté le roi de
France. » A présent, faites porter cette lettre à
l'hôtel de l'ambassade.

LE SECRÉTAIRE.

Oui, monsieur le duc.

(Le secrétaire sort.)

WELLINGTON.

Quelle heureuse surprise je vais causer à ce
pauvre prince! il ne se doute pas du bonheur qui
l'attend... C'est un si bon enfant! on fait de lui tout

ce qu'on veut... et puis d'excellentes manières ! le ton de l'ancienne cour ! un nom historique ! Voilà ce qu'il faut pour administrer la province de France , comme disent les enfans de Loyola... mais je n'ai pas encore déjeûné et il est déjà deux heures : ah ! pourquoi faut-il que les héros aient un estomac ainsi que le commun des hommes !

(Il sort de son cabinet.)

SCÈNE IV.

LE CABINET DE L'AMBASSADEUR DE FRANCE.

(Le prince de Polignac est étendu sur un sofa ; il dort , mais son sommeil paraît agité par un rêve pénible. Des sons confus s'échappent de ses lèvres. Un valet-de-chambre entre sur la pointe du pied pour ne pas troubler le repos de l'excellence.)

LE VALET , *tenant une lettre à la main, bas.*

Son excellence dort ! Fâcheux contre-temps !

M. DE POLIGNAC , *rév.*

Porte... porte... feuille à moi , à moi... Affaires étrangères. Je le tiens... Il m'échappe !... au voleur ! au voleur ! aie ! aie !... rends-moi mon porte... portefeuille...

LE VALET , *bas.*

Ah ! quel cauchemar !

M. DE POLIGNAC , *rév.*

L'anarchie... la mo... la monarchie... factions... révo... lutions...

LE VALET , *bas.*

Son excellence fait des vers en dormant !

M. DE POLIGNAC. *Il chante en dormant.*

Rule Britannia !... God save the king... moi... bon Français... paquebot... la Manche... Paris... l'ana... l'anarchie... la monarchie... Ah ! Porta... Portalis... veux-tu... veux-tu... me donner mon portefeuille?... je... je... le fais sauter... en l'air... Feu ! feu !

(L'excellence, par l'effet d'un mouvement convulsif, tombe du sofa et roule sur le plancher.)

LE VALET , *accourant pour le relever.*

Monseigneur ! monseigneur !

M. DE POLIGNAC , *se remettant sur son séant et se frottant les yeux.*

Où suis-je donc ?

LE VALET.

Vous êtes dans votre cabinet.

M. DE POLIGNAC.

Mon portefeuille ! où donc est mon portefeuille ?

LE VALET.

Quel portefeuille , monseigneur ?

M. DE POLIGNAC, *se frottant de nouveau les yeux.*
C'est singulier!... il me semblait que j'étais à Paris.

LE VALET.

Je ferai observer à son excellence que nous sommes à Londres, dans l'hôtel de l'ambassade française, au premier.

M. DE POLIGNAC.

Je crois que j'ai rêvé... mais quel rêve agréable... Ah! je le tenais! est-ce un avis de la bonté divine? Mais il me semble que je ne vous avais pas sonné, vous! Pourquoi êtes-vous venu me troubler?... je vous chasse, maraud!... bêtire! Ces Frontins du dix-neuvième siècle sont d'une maladresse!...

LE VALET, *présentant sa lettre.*

Je ferai observer à son excellence que c'est un message pressant.

M. DE POLIGNAC, *prenant la lettre.*

Donne donc, butor! marouffle!

LE VALET.

Son excellence n'a pas d'ordres à me donner?... je me retire.

(Le valet s'éloigne.)

M. DE POLIGNAC.

De la part du duc de Wellington! de la part du

duc de Wellington! Ciel! que peut-il m'écrire?... Mon rêve viendrait-il à s'accomplir?... Mais je n'ose briser ce cachet... (*Il examine le cachet.*) O nobles armoiries du héros des temps modernes!... Non, je n'ose briser cette auguste empreinte! (*Il déchire l'enveloppe de manière à ne pas rompre le cachet.*) Ah! j'ai réussi au-delà de mes vœux... Maintenant, lisons.... Oh! comme mon cœur bat!... Je me sens défaillir... *Jesus! Maria!* je succombe à l'excès de mon émotion. (*Il lit.*) « Mon cher prince... » Mon cher prince! A moi, mon cher prince! « J'ai quelque chose d'important à vous communiquer... je vous attends dans mon cabinet. » Il m'attend dans son cabinet! « Signé WELLINGTON!... Wellington, maréchal de France!... » Ai-je bien lu? Ne me trompé-je pas? Oui, maréchal de France! Sa seigneurie voudrait-elle s'amuser à mes dépens? Oh! M. le duc de Wellington n'est pas du tout plaisant... N'importe, habillons-nous et rendons-nous vite à l'invitation... Ah! mon rêve voudrait-il s'accomplir?

(Il sort.)